

Les Carnets d'Eucharis 2015

3 | ÉDITO

13 | [LES DÉBUTS FRANÇAIS DE PAUL AUSTER]

Nathalie Riera s'entretient avec Danièle Robert (traductrice de l'œuvre poétique de Paul Auster et Directrice de collection aux éditions chemin de ronde)

● ● ●

PAUL AUSTER | [Dossier coordonné par Nathalie Riera]

- 6 | Nathalie Riera [Paul Auster : une lecture de la poésie française]
- 28 | Angèle Paoli [Dans l'œil de celui qui parle]
- 33 | Béatrice Machet [Paul Auster – apophatiquement]
- 43 | Brigitte Gyr [Du sort du mot – de la parole – dans les poèmes de Paul Auster]
- 47 | Gilbert Bourson [Sur la poésie de Paul Auster / Une adhésion aux mots]
- 49 | Jacques Estager [De Joë Bousquet à Paul Auster, à un cheminement dans la nuit]
- 51 | Sabine Péglion [Paul Auster et l'écriture poétique : un instantané du monde]
- 55 | Emeric de Monteynard [Paul Auster, de cet œil qui révèle et du mot qui dessaisit]
- 57 | Patricia Dao [L'Art de la Faim]
- 63 | Marie-Christine Masset [Le Loup Rouge]
- 66 | Martine Konorski [Temps de terre, temps de Pierre – Paul Auster, architecte du chaos]
- 72 | Isabelle Baladine Howald [All about Paul ?]
- 78 | Tristan Hordé [« Ne rien dire. Dire » : notes sur Paul Auster, *Dans la tourmente*]
- 79 | Anthony Dufrasse [Quelques pierres pour Paul Auster]
- 83 | Catherine Zittoun [Il sème sur les pages des pistes de mémoire]

ENTRETIEN

- 91 | Tristan Hordé s'entretient avec Edith Azam

AU PAS DU LAVOIR | Poésie & Prose

- 99 | Gérard Larnac [WIGWAM HOTEL (avec 12 photographies de New York)]
- 108 | Navia Magloire [LÈVRES NUES (extraits)]
- 110 | Joël-Claude Meffre [SEPT PRINTEMPS]
- 119 | Thierry Guinhut [À UNE JEUNE APHRODITE DE MARBRE (Choix de 5 sonnets)]
- 122 | Guillaume Decourt [HUIT DIZAINS HELLÉNIQUES (extraits de *Les Heures grecques*)]
- 125 | Myrto Gondicas [HISTOIRES DE LUCIE]
- 131 | Nathalie Riera [LA BAIGNADE&BOOK STAND]
- 134 | Mario Urbanet [ÉTATS DU MONDE VIVANT]
- 137 | Felip Costaglioli [POÈMES CHOISIS]

Emeric de Monteynard

[Paul Auster, de cet œil qui révèle
et du mot qui dessaisit]

Le poète est celui qui se tient prêt, qui s'émerveille. Il est celui qui écoute respirer les anges car il sait qu'il a et qu'il aura des milliers de silences à faire naître. Aussi tient-il sa langue et garde-t-il l'œil ouvert, le temps qu'advienne le miracle. Mais il est également celui qui, dans le même souffle et à chaque instant, apprend à vivre la violence de la mort, seul témoin de ses entreprises.

Si la terre n'est qu'un levain, il comprend assez vite que son âme, elle, est pétrie de pierre. Aussi, quand il la croise, ne condamne-t-il jamais cette pierre, ni ne la retourne. En quête de ce qu'il est, loin de l'évidence et du monde visible, il choisit d'entrer dans la carrière – cette terre de pierres – et de suivre les murs qui courent à l'intérieur de son corps, de telle sorte que, pour voir et avancer, pour passer de la pierre touchée à la pierre nommée, il doit non seulement effleurer, tâtonner, mais parfois enfoncer un doigt dans l'une ou l'autre de ses failles, de ses plaies, et plonger dans le tambour des mots d'où s'échappent des voix, dont souvent la sienne.

*« Voir est cette autre torture, expiée
dans la douleur d'être vu : le dit,
le vu, enfermés dans le refus
de parler, et la semence d'une voix unique,
ensevelie dans une pierre au hasard.
Mes mensonges jamais ne furent miens. »*

L'œil est là, partout dans la poésie de Paul Auster. Il est omniprésent et le guide. Il lui enseigne le silence ou, plutôt, l'attente. Le poète, humble, a peur de se tromper, de mal nommer, de mentir ou de manquer de précision et de devoir alors affronter la terre et son courroux, de devoir, comme Jacob, lutter contre l'ange ou Dieu peut-être... et risquer ainsi de devoir naître à lui-même. L'œil est donc là mais il pèse, car l'œil impose un chemin, celui des preuves et de leurs fardeaux. C'est le chemin de Job, le juste, celui de la Bible que l'on devine en filigrane.

Il n'est pas de route plus longue pour un homme que de suivre le chemin de ses yeux, nous dit Paul Auster. Mais c'est ce qui lui permet ou lui offre de voir chez l'arbre, par exemple, ces mèches qui drainent l'histoire des étoiles, qui brassent ainsi le passé, l'errance et la faim, le temps et la lumière, la poussière et la mémoire, ce qui lierait cet arbre – le relierait – à la fois au ciel et à la terre.

Les mots meurent sans pouvoir retenir, ni sauver qui que ce soit. Nous mourons alors avec eux et devenons ainsi les morts d'une autre vie que la nôtre.

C'est la mort qui nous survit.

*« Tu ne condamneras pas les pierres,
ne te regarderas pas toi-même
au-delà des pierres, et tu diras
que tu ne les désirais pas
avant que ton visage
ne te soit changé en pierre.
Devant toi,
et derrière toi, dans l'obscurité
qui grandit avec le jour, tu auras
presque respiré. Et tes yeux,
comme si ta vie n'était rien de plus
qu'un amer pèlerinage
vers cette contrée du manque, s'ouvriront
sur les murs
qui t'enferment dans ta voix,
ton autre voix, te guidant
vers les lointains de l'amour,
où tu gis, plus près
de la seconde
et plus vive terreur
de vivre dans ta mort, et de dire
la pierre
que tu deviendras. »¹*

¹ Paul Auster, *Disparitions*, (anthologie 1970-1979). Éditions Unes & Actes Sud, 1994.